



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Bien du monde désirait avancer l'époque où l'on se rend aux bains de mer ; aussi, les préparatifs de toilettes pour le Havre, Dieppe, Trouville, occupent-ils maintenant nos maisons de modes. — Les chapeaux paillassons, garnis de velours noir ou vert, se portent peu en ce moment à Paris, mais vont répandre leur règne aux bords de la mer. — On fait aussi pour cette occasion de très-jolies capotes de taffetas écru, à coulisses très-serrées, afin que leur forme, bien que souple, résiste au souffle et à l'humidité. — L'intérieur de la passe est doublé de taffetas rose ou vert pré, et l'ornement composé d'une petite résille de soie qui remplace les bouillonnés de tulle ou les nœuds de ruban. Cette résille, qui ne se chiffonne

jamais, est d'une douceur et d'une légèreté très-gracieuses à la physionomie.

• Ces capotes et bien d'autres modes appropriées aux toilettes de bains occupent beaucoup en ce moment la maison Séguin¹, qui, au travers de toutes nos fluctuations industrielles, n'a rien perdu de ses succès. — Il est vrai qu'étant basée sur une création exceptionnelle et d'un usage général, elle avait droit de survivre à toutes les variations du luxe et de la mode. — Ces chapeaux à mécanisme léger et souple, qui se ploient comme le plus simple objet de toilette, et permet de placer une demi-douzaine de chapeaux au fond de la malle, sont d'un avantage trop précieux pour les voyages pour ne pas être préférés entre tous. — M^{me} Séguin expédie beaucoup de ce genre

¹ Rue Neuve des Capucines, 5.

de mode à l'étranger. Les expéditionnaires y trouvent un profit immense comme emballage; et la réduction que l'habile modiste a mise à ses prix, réunie au bon goût, à la variété et à la solidité de ses créations, en augmente tous les jours l'extension et le succès.

— Les chapeaux à devant de paille et fond de taffetas froncé sont recherchés pour toilette de campagne. — Le devant en paille d'Italie, entouré d'une ruche de taffetas blanc découpé, et léger comme une bordure de marabouts, et le fond en taffetas blanc, avec bavolet, et entouré d'une ruche, sont charmants.

— Les femmes très-élégantes, et qui ne comprennent pas que ce qui est joli puisse ne pas être adopté en dépit de tout, portent des capotes en paille de riz, doublées de crêpe rose ou bleu, et ornées de deux petites touffes de têtes de plumes placées de chaque côté, et nuancées blanc et rose, ou bleu, selon la doublure de la passe. Le bavolet est en paille de riz, et les brides en taffetas, toujours de la nuance de la doublure, mélangées de blanc. Ce genre est heureusement exécuté par M^{me} Dasse¹. Ce sont les chapeaux les plus distingués, ceux qui vont avec une redingote en pékin ou taffetas d'Italie, à rayure ou uni, garnie de rubans plissés à la vieille, ou de bouillonnés en étoffe pareille, coupés en biais, et bordés de chaque côté d'une petite dentelle de soie de la couleur de la robe. — Un immense châle d'organdie très-clair, bordé d'une haute frange mousseuse, ou une mantille en tulle blanc à haute garniture festonnée, formant pagodes sur les bras, complète bien cette toilette.

— Cependant, comme la haute élégance est moins de mise à Paris en ce moment que ne l'est la simplicité, nous dirons que nous avons remarqué cette semaine beaucoup de robes, de foulards de l'Inde fond marron ou avec de gros pois blanc ou de petites guirlandes de fleurs dans le genre perse; des redingotes de taffetas d'Italie; des robes amazones de nankin, coutil, soulachées.

Nous citerons comme joli négligé une robe-redingote en taffetas uni, nuance tourterelle foncée, à corsage montant, un peu busqué,

mais à pointe arrondie; à partir du haut du corsage jusqu'au bas de la jupe, deux chicorées d'un taffetas pareil à la robe et découpées à l'emporte-pièce. Sur la fermeture du jupon sont posés des boutons cannetillés progressant de grosseur. Un chapeau de paille d'Italie, orné d'un bouquet de plumes gros bleu, très-petites. Les manches, un peu larges, se terminent en s'arrondissant à la grecque, et sont entourées d'une ruche chicorée; des sous-manches à gros bouillons s'ajoutent à ces manches et viennent donner à la main de la grâce et de la finesse. Le col surmontant le corsage est tout petit, mais il doit être un chef-d'œuvre de broderie, ou se composer d'une dentelle remarquablement belle. — Ces petits cols en dentelle sont une fureur en ce moment. On en voit en *points* de toutes sortes : — *l'alençon*, *la malines*, *l'angleterre*, *la valenciennes*, tout cela produit chez Violard² foule de ces jolies séductions auxquelles on ne peut résister, parce que là est bien le luxe simple qui se voit à peine, mais qui fait reconnaître la femme distinguée. — Avec le peignoir de jaconas qui a coûté 10 francs, vous pouvez porter un petit col, pas plus haut que deux doigts, qui a coûté huit ou neuf fois la valeur de la robe. — Cela s'appelle du très-bon goût.

— Les crêpes de Chine sont très à la mode encore cette année. — Nous en remarquons beaucoup en couleur. — Ceux gros bleu, vert de mer, ou rose Chine, sont les plus jolies nuances. La maison Gagelin³ a dans ce moment un charmant assortiment de ces châles. — On en cite un surtout d'une si grande magnificence, qu'on ne le montre pas au public. — Sans doute il est destiné à quelque élégante royauté étrangère.

— On porte aussi foule de châles en dentelle noire; — et encore et toujours, la dentelle noire s'emploie dans toutes les toilettes.

— Nous citerons, comme toilette de deuil, une robe taffetas violet glacé noir, garnie de deux hauts volans de dentelle noire, et un châle de dentelle noire qu'accompagnait un chapeau de paille orné d'un bouquet de scabieuses.

— M^{me} Clémanson³, de retour à Paris,

¹ Rue Richelieu, 38.

² Rue Choiseul, 2 bis. — ³ Rue Richelieu, 93. — ⁴ Rue du Port-Mahon, 8.

voit s'accroître tous les jours le nombre de ses travaux, à tel point que pour faciliter l'adoption de ses corsets, elle en a fait confectionner une grande quantité sur toutes dimensions, que l'on trouvera prêts à essayer et employer immédiatement. — C'est un grand avantage que nous signalons à toutes les dames qui passent à Paris, ou qui n'ont pas de temps à consacrer à la confection expresse d'un corset.

ROSINE.

I.

Vers la fin du carnaval de 1845, au mois de mars, un des hôtels les plus splendides du faubourg Saint-Honoré éclatait de bruit et de lumière. On y donnait nous ne savons plus quelle soirée dansante et masquée. Tout le corps diplomatique était venu au moins y faire acte de présence. Jamais les valets de la maison n'avaient été éblouis par le spectacle d'une telle bizarrerie. On ne voyait passer, sous les vestibules garnis de caisses de fleurs, que grands cordons en sautoir et nobles épées; les crachats honorifiques des moindres cours de l'Europe y roulaient aussi en flots d'or et d'argent, et s'y mêlaient dans le va et vient aux rubans et aux folles dentelles des groupes travestis. En sorte qu'on eût été fort en peine de distinguer les hommes politiques des masques, — et réciproquement.

Un jeune homme, un jeune Français, selon toute apparence, et qui, par la recherche de son costume autant que par l'aisance de ses manières, appartenait bien certainement au monde des ambassades, se trouvait à ce bal donné par la comtesse Wilhelmine d'Ober-Wesel. Cette dame, riche héritière badoise, fixée à Paris, — avait eu quelques bontés pour lui, et s'était plu à lui donner, à plusieurs reprises, des lettres de recommandation pour différentes résidences de la Confédération Germanique. M. Raymond des Granges, — ainsi se nommait le jeune homme, — venait l'en remercier et assister, comme on dit, à l'agonie des dernières folies de l'année.

Raymond des Granges, malgré son jeune âge, n'en était plus à son noviciat diplomatique. Après avoir accompli plusieurs

petites missions, sinon avec beaucoup de talent, du moins avec une certaine habileté, il avait récemment reçu la promesse d'un avancement prochain dans l'ambassade d'un des grands gouvernements du Nord.

— Vous pourrez, lui avait dit sa protectrice, profiter de ce nouveau voyage pour vous jeter à corps perdu dans les études de la politique continentale.

Cette fête était donc une espèce d'adieu qu'il faisait aux jouissances de Paris, à cette vie rapide, à ce tourbillon de pensées et de plaisirs dont il est peut-être de mode de médire, mais auquel il est si doux de s'abandonner, surtout pendant les heures de la jeunesse.

Raymond des Granges n'était pourtant point un homme ardent. Il eût été difficile même de rencontrer une nature plus froide que la sienne. Sachant bien comment il faut s'y prendre pour réussir dans nos sociétés modernes, d'où la bonne foi et tous les instincts généreux sont proscrits, il s'était efforcé de tuer dans son cœur les moindres germes de ce que les philosophes appellent le sens moral. Le beau pour lui, comme pour tous ceux de son métier, c'était la feinte machiavélique, convenablement doublée d'un air de courtoisie et de politesse. En amour, il soutenait le système de Richelieu; en politique, il suivait celui de M. de Talleyrand. C'est dire suffisamment qu'il était sûr d'arriver, d'une part, aux bonnes fortunes; de l'autre, aux honneurs.

Au reste, Raymond était déjà convenablement blasé. Habitué, depuis sa sortie de l'École de droit, à saluer les capitales européennes et à les désertir au gré de sa destinée diplomatique, il avait peu de chose à regretter en quittant Paris. Les femmes ne faisaient plus aucune impression sur lui, soit qu'il regardât une passion vraie comme tenant trop de place dans la vie d'un homme qui veut faire son chemin, soit que les mesquines préoccupations d'une galanterie superficielle lui parussent trop vides pour une âme forte. Ainsi, notre jeune diplomate, mettant à la fois une sourdine à son cerveau et à son cœur, n'admettait plus ni l'imagination ni l'amour. Il n'avait réellement qu'un souci, celui de progresser et de travailler sans relâche à faire passer en manières menteuses, en formes aimables, les

richesses morales dont la nature l'avait doué; véritable tâche d'ambitieux, comédie odieuse, mais au bout de laquelle on est toujours sûr de trouver un grand succès.

Trois heures environ après être entré dans l'hôtel de la comtesse Wilhelmine, son Égérie, Raymond jetait un dernier coup d'œil sur les salons où l'on dansait. Avant de quitter le bal, il voulait sans doute en emporter l'image dans sa mémoire, comme un spectateur ne sort pas de sa loge, à l'Opéra, sans regarder le tableau final.

Mais tandis qu'il regardait et rêvait à chaque torrent des notes qui s'échappaient de l'orchestre, un frôlement de robe ou de tunique vint l'arracher tout d'un coup à cette muette contemplation. Il tourna la tête et aperçut à ses côtés le Sylphe ou l'Ondin, — je ne sais lequel, — le plus ravissant qu'il eût encore vu de sa vie.

Il est telles heures où on ne sait pas résister; alors la volonté la plus énergique fléchit comme le roseau sous le vent, le caractère le plus résolu se sent défaillir. Raymond des Granges, déjà amolli par la musique et par le spectacle des nudités du bal, obéissait en ce moment sans doute à cette sorte de vertige.

— Par la Vénus de Praxitèle ! se dit-il en armant son lorgnon d'or, — y a-t-il au monde rien de si adorable que ce corps de femme, et ma gravité d'attaché d'ambassade en souffrira-t-elle beaucoup si je lui dis deux mots à voix basse ? Une passion pour un objet inconnu ? Je n'aurai jamais à redouter de succomber à une telle faiblesse. Bast ! ajouta-t-il, nous sommes de grands fous, nous autres diplomates, nous prenons soigneusement à tâche de nous écarter en anachorètes de tous les plaisirs admis. Ma foi, au bal comme au bal. Sachons être heureux un instant, allons jaser avec le Sylphe.

Il n'avait pas achevé ce monologue, que le masque, — se trouvant de nouveau près de lui, — se remettait à le lutiner.

Raymond s'approcha.

— Beau masque, dit-il ensuite en épiaut un regard ou un sourire sous le loup de velours, tu tournes autour de moi avec l'intention évidente de me mettre en état de siège. Si les apparences sont un indice, tu me veux quelque chose. Qui sait ? Peut-être y a-t-il quelque mystère qui nous intéresse

l'un et l'autre ? En ce cas, parle, chante ou soupire, je t'écoute. Songe bien d'ailleurs qu'il te siérait mal, après m'avoir montré une si jolie main et deux grands yeux noirs si tendrement ouverts, de cacher aussi ta belle voix.

Mais en dépit de ces galants propos, le Sylphe n'agita point la barbe de dentelle de son masque et ne sonna mot ; il continua seulement de voltiger. Quelques instants après avoir recueilli l'interpellation de notre héros, il s'était perdu dans les groupes toujours en voltigeant.

Cette fugue inespérée rendit Raymond à ses premières pensées. Comme au moment de son entrée dans le bal, le jeune homme reprit le cours de ses contemplations et de ses vagues rêveries. Depuis quelques minutes même, notre observateur se promenait silencieusement, froissant les toilettes qui se trouvaient sur son passage, et se courbant à peine du sommet du front pour saluer les illustrations de la politique et de la finance que le hasard lui faisait coudoyer. En marchant de cette sorte, emporté dans de nombreux zig-zags, il poussa son excursion jusqu'à l'un des bouts du prochain corridor, et prêtant l'oreille, — il entendit tout à coup, — à travers une porte entrebâillée, — deux voix de sexes différents qui paraissaient discuter avec une certaine vivacité.

— Madame, — disait la voix masculine, je veux savoir immédiatement qui vous êtes. Il n'y a au monde que ma femme qui puisse être dans la confidence de ce que vous venez de dire là.

— Eh ! mais, général, — répondait l'autre voix plus douce, plus ironique en même temps, — je ne suis pas votre femme, je vous le jure.

— Je n'en sais rien ; c'est pour cela que je veux voir votre visage ici-même.

— Mais donnez-vous, je vous en prie, la peine de réfléchir un instant, monsieur le Barbe-Bleue. Entre nous, madame votre femme ne peut-elle donc avoir confié ce secret à une autre personne qui me l'aurait redit ?

— Eh ! à qui donc, s'il vous plaît ?

— Mais, à... un ami, par exemple. Mon Dieu ! ne vous fâchez pas ! Ces choses-là se voient tous les jours à Paris, général, et les maris ont le bon esprit d'en rire.



25 Juillet 1848.

2366.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux de M. Ponce. Heurs Chugot. Toilette de M. Quincan, r. de la Victoire, 14. Dentelles
 Vétard. Mouchoir Chapron. Souliers Caux. Parfums Guerlain.*

Ayuntamiento de Madrid

Mrs. S. F. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.



— A un ami ! Ah ! pour le coup, c'est trop fort ! Otez votre masque de bonne grâce, madame, ou, foi de galant homme, je vous l'arrache de vive force !

— Général, finissez ! Ne touchez pas à mon visage, ou je vais appeler au secours !

A ce mot de — secours, — Raymond, qui n'avait rien de mieux à faire que d'être curieux, ouvrit tout à fait la porte et se présenta brusquement sur le seuil aux yeux du couple stupéfait.

— Tiens ! dit-il en même temps à voix basse en se parlant à lui-même, je ne me trompe pas ! voici mon Sylphe du bal et mon chef d'ambassade.

— Monsieur, lui cria la femme d'un ton provocateur, qui que vous soyez, ma prière vous touchera : on m'opprime ; venez donc me prêter main forte !

— Général, dit alors Raymond au vieillard qu'il venait de reconnaître, ce n'est guère civil ni chevaleresque, ce que vous faites là. Que diable ! on n'enlève pas le masque d'une femme comme une redoute.

— De quoi vous mêlez-vous, monsieur ? répliqua le général visiblement blessé.

— Mais, général, je m'occupe d'une affaire dans laquelle j'ai le droit d'intervenir, je pense, puisque l'une des deux parties, — plus faible, — réclame du secours.

— Et, s'il faut que j'exprime ici toute ma pensée, j'ajouterai que c'est fort bien fait, monsieur Raymond, dit la dame, qui venait de se mettre sous la protection du jeune homme. En vous, je trouve un chevalier des anciens jours. Aussi, espéré-je que vous me défendrez du vénérable général, — quoique vous soyez son inférieur dans la hiérarchie diplomatique. Mais qu'importe le grade ? tous les Français sont égaux au bal masqué.

— Cescandale n'ira pas plus loin, madame, dit d'une voix courroucée le général en s'éloignant. Je cède, mais tout n'est pas fini entre nous, je vous en avertis ; je vous reverrai.

— Des menaces à une femme, monsieur ? un caporal n'en ferait pas.

II.

La jeune femme était visiblement émue. Comment ne l'aurait-elle pas été ? On imaginerait difficilement une scène d'un ca-

ractère plus violent que celle dont quelque mot en l'air, tombé de ses lèvres, avait amené la soudaine explosion. Tous ses membres tremblaient, et si son visage n'eût pas été couvert, on aurait pu voir qu'une pâleur mortelle s'étendait sur ses joues. Cependant, ces émotions pénibles se dissipèrent peu à peu après le départ du général. Il était aisé de comprendre que le Sylphe était encore en proie à un grand trouble, mais son effroi n'était plus du même genre.

Lorsqu'il avait vu le général s'éloigner, Raymond avait voulu rester seul avec sa prptégée ; il lui offrit son bras, et après s'être efforcé de la rassurer, il fit avec elle quelques tours dans le bal. La danse était parvenue à son paroxysme de fureur ; la musique, de plus en plus enivrante, aurait détendu les nerfs de bronze d'un Régulus même. Pour un élève de Richelieu et de M. de Talleyrand combinés, notre héros s'attendrissait déjà, mais à son insu. Au bout de quelques phrases banales échangées rapidement, la conversation prit bientôt une tournure plus animée. — Nous avons oublié de dire que l'apprenti ambassadeur était un fort beau cavalier ; sa compagne, qui avait de fort jolis yeux, s'en apercevait parfaitement et se sentait toute disposée à l'indulgence envers lui.

Raymond n'entendait pas que ce petit roman d'amour si bien commencé finît ainsi au premier chapitre.

— Beau masque, dit-il tout à coup, parle-moi franchement, comme si tu n'avais pas affaire à un diplomate. Ne te reverrai-je jamais ?

— Jamais ! répondit le Sylphe.

— Voilà un mot bien cruel. Pourquoi me tenir ainsi rigueur ?

— La raison en est toute simple. Je ne suis pas de ce pays, monsieur ; je suis oiseau de passage. L'hiver, je viens à Paris ; le printemps, je m'envole.

— Bien loin ?

— Quant à cela, je ne puis le dire, répondit le Sylphe.

En même temps, le charmant démon se mit à fredonner le refrain que Béranger a placé dans la *Ronde des Bohémiens*.

D'où nous venons, le sait-on bien ?

L'hirondelle,

D'où vient-elle ?
D'où nous venons, le sait-on bien ?
Où nous allons, l'on n'en sait rien.

— Mais, s'empessa de répliquer Raymond un peu désarçonné, chanter n'est pas répondre, madame.

— Voici quatre heures du matin qui sonnent, interrompit le masque en tirant de son sein une montre d'or entourée de pierrieres. — Il faut que je vous quitte, Raymond.

Pour la dernière fois, répondez, je vous en conjure. Ne vous reverrai-je plus ?

Si fait, monsieur, — vous me verrez, au contraire, presque tous les jours.

— Mais sans vous connaître, madame, puisque vous ne voulez pas lever ce maudit masque. Je vois bien que cette liaison, qui promettait mieux, va se briser pour moi à cette porte.

— Eh bien, voyons, je vous fais une concession, monsieur.

— Laquelle ?

— Je vous écrirai, Raymond.

— Bien vrai ?

— Parole de lutin, je vous écrirai, fusiez-vous en mission extraordinaire à Balbeck ou dans la Nouvelle-Zélande.

— Dans ce cas-là, je saurai votre nom ?

— Du tout, j'en prendrai un exprès ; je me servirai d'un pseudonyme absolument comme si j'étais un bas-bleu. Tenez, je signerai mes lettres de celui que vous voudrez.

— Vous signerez Rosine ?

— Un nom de soubrette de comédie. Non, non, pas Rosine, s'il vous plaît ! pas ce nom-là, Raymond.

— Pourquoi celui-là moins qu'un autre ?

— Tout uniment parce que je ne puis pas le souffrir ; mais voyons ; pour tout concilier, je signerai *Rose*.

— Soit, va pour *Rose*, madame. Je vous préviens positivement que j'adorerai *Rose*. Mais me sera-t-il donné de vous répondre ? et comment ?

— Ne vous en inquiétez pas. Tout cela me regarde. Adieu et ne me suivez pas ; j'y tiens, et vous me l'avez promis.

Après avoir étroitement serré, dans sa petite main d'albâtre celle que lui tendait Raymond, le Sylphe sortit du bal, fit avancer une voiture armoriée, et disparut dans

l'espace avec la rapidité d'une bouffée d'air.

— Tout cela est fort étrange, murmura le jeune homme dès qu'il se vit seul.

— Fort étrange assurément, ajouta quelqu'un derrière lui.

Raymond ayant aussitôt tourné les yeux, aperçut le général placé presque sur ses talons.

— Il y a un quart d'heure que je vous cherche, monsieur, lui dit celui-ci ; vous ne pouvez avoir oublié que nous avons deux mots à nous dire.

III.

Raymond s'engagea dès lors dans la première pièce de l'hôtel dont il trouva la porte entr'ouverte ; le général l'y suivit.

— Je suis tout à vous, monsieur, dit le jeune homme à son interlocuteur. Qu'avez-vous à réclamer de moi ?

— Une chose toute simple et que vous avez trop de pénétration pour n'avoir pas déjà devinée.

— Mon Dieu, général, nous ne sommes point ici devant le tapis vert d'une conférence ; expliquez-vous d'une façon plus nette, car il me tarde de comprendre.

— Voici ce dont il s'agit, en deux mots. Séance tenante, monsieur, vous allez me dire le nom de la femme que vous accompagniez tout à l'heure, ou je me verrai dans la dure nécessité de vous frapper le visage du bout de mon gant.

Ces paroles prononcées d'un ton brusque et tout militaire firent tressaillir Raymond.

— Pardon, général ; vos menaces étaient au moins superflues, répondit-il ; vous savez que je ne vous ferai en aucune manière l'aveu que vous venez solliciter.

Mais le jeune homme n'avait pas plus tôt achevé ces paroles, que la main du général tombait sur sa joue.

Bien que le scandale n'eût point dépassé les limites de cette pièce, l'affaire ne devait point en rester là, comme on pense. Oubliant les sévérités de la nouvelle législation sur le duel et même la distance sociale qui les séparait aux yeux du monde, le général et Raymond convinrent d'une rencontre. Le lendemain les deux fous, jeune et vieux, se battirent en effet au bois de Boulogne pour cette femme dont ils ne savaient même pas le nom, et le vieillard

reçut trois pouces d'acier dans la poitrine, ce qui le mit au lit pour six mois. Le jeune n'était pas moins frappé. Il était engagé, par une lettre du ministre, à donner sur-le-champ sa démission; — ce qu'il s'empressa de faire pour être agréable à Son Excellence, et aussi, il faut croire, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Cette série d'aventures imprévues ne laissa pas de jeter Raymond dans les réflexions les plus amères. Il ne se pardonnait pas d'avoir donné tête baissée dans une intrigue puérile dont l'issue ne pouvait qu'être funeste pour lui. Il se disait avec raison que s'il avait su se cuirasser de sang-froid, tout cet enfantillage de masques et de paroles moqueuses ne serait point devenu à la fin une affaire sérieuse et peut-être la ruine de la carrière qu'il avait si péniblement embrassée.

A quinze jours du coup d'épée, comme Raymond était encore à se repentir, une épître de l'inconnue arriva à point pour le consoler un peu. On lui promettait de le faire bientôt rentrer en grâce, on l'assurait d'une amitié sincère et durable. Il y avait cependant dans la circonstance une complication assez bizarre. Le porteur du message envoyé par la dame était muet comme un poisson du temps de Pythagore, et de plus tout à fait idiot. Il revint le lendemain chercher la réponse, qui fut, comme on doit le penser, bien tendre et bien passionnée.

Lettres et réponses se succédèrent rapidement, mais sans amener aucun changement dans la position des deux amants, dont la passion épistolaire devenait de plus en plus ardente. — Tout cela dura un mois environ. — Vers les premiers jours de mai, Raymond simula une bouderie; il s'emportait en doux reproches; il sommait la dame de tenir enfin sa promesse et de se faire voir. — Le soir même, l'inconnue lui écrivait :

« Il est à croire, mon bien-aimé Raymond, que vous ne me ferez pas plus longtemps l'injure de supposer que je sois capable de mentir à ma parole.

» J'ai promis, je tiendrai.

» Puisque vous avez si grande envie de me voir, trouvez-vous demain à l'Opéra; on y donne, ainsi que vous le savez, la reprise du ballet de *Giselle*. J'y serai.

» Vous pourrez me reconnaître, il est inutile de vous dire à quelle place. J'aurai un bouquet de myosotis à la main.

» ROSE. »

Au moment où il reçut cette épître, Raymond s'achemina vers le quai des Orfèvres, chez son opticien, afin de faire mettre un verre neuf à ses jumelles.

PHILIBERT AUDEBRAND.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE.

Vers la fin du mois passé, des lettres de faire part annonçaient au faubourg Saint-Germain et au monde diplomatique le mariage de M. Charles de M*** avec M^{me} la comtesse S****.

M^{me} la comtesse S**** est trois fois célèbre : en Russie, en Italie et à Paris. Née Russe, fille du comte P**, mariée en premières nocces à un chambellan du czar, elle a tenu par ses grâces et son esprit le premier rang à la cour de Saint-Petersbourg.

L'Italie fut le théâtre de sa seconde splendeur; elle y a laissé, après un long séjour, le souvenir de mille traits originaux.

Sur cette terre classique de la mélodie, la comtesse russe s'éprit d'une violente passion pour la musique.

Elle donnait des fêtes splendides aux interprètes des opéras de Rossini, et un jour, à Rome, au commencement de la station lyrique, le ténor David, qui jouait pour la première fois *Othello*, reçut d'elle, en présent, pour le costume de son rôle, un magnifique poignard dont le manche était couvert de pierreries, et deux superbes cachemires : l'un pour le turban, l'autre pour la ceinture.

A Paris, où elle entra dans la troisième période de sa renommée, M^{me} S**** tenait un des salons les plus recherchés du monde élégant. C'était à qui serait reçu dans le charmant hôtel qu'elle s'est fait construire rue de la Pépinière, et qui est un petit chef-d'œuvre d'architecture pittoresque et gracieuse.

Là, pendant plusieurs hivers, les bals, les raouts, les concerts se succédèrent sans interruption, et parmi ces fêtes il en est une qui, à cause de sa bizarrerie, est restée

dans la mémoire de la société parisienne. M^{me} S**** avait introduit à Paris la mode de ces petits chiens anglais qu'on nomme *king's Charles*; elle en possédait deux qui étaient les modèles accomplis du genre : deux ravissantes petites bêtes aux longues soies brillantes, au museau fin, aux yeux doux et intelligents.

Voulant fêter ses animaux favoris, la comtesse donna pour eux, et en leur nom, un bal où furent invitées, par lettres, toutes les notabilités canines du beau monde, les chiens les plus distingués de l'aristocratie, les levrettes les mieux nées et les épagneuls pur sang du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin.

La chronique du temps rendit un compte détaillé de cette fête intitulée le bal des chiens, qui fit sensation.

Le plus grand luxe y fut déployé. Chacun des invités amenait avec lui son maître ou sa maîtresse, mais les plus grands personnages ne figuraient là qu'accessoirement et en seconde ligne; tous les honneurs de la société étaient pour les quadrupèdes.

On leur offrit le divertissement d'un spectacle exécuté par des artistes de leur espèce, c'est-à-dire par des chiens savants; puis on leur servit une somptueuse collation composée de friandises délicates, de sucreries et de biscuits.

Bulletin Dramatique.

Tous les théâtres ont repris avec ardeur leurs travaux. Partout on répète des nouveautés pour rappeler le public et conjurer la mauvaise saison. Le Gouvernement leur est venu en aide; c'est à eux de s'aider pour atteindre heureusement ce mois d'octobre qui, tous les ans, vient donner aux théâtres une animation nouvelle.

Toute l'activité de l'Opéra se porte sur les

études des *Amazones*, nouveau ballet en trois actes, dont l'apparition est promise pour les derniers jours de ce mois. Il ne s'agit pas des amazones de l'antiquité, qui, au dix-huitième siècle, ont inspiré plus d'un livret d'opéra, mais de guerrières modernes. On croit même que cette œuvre chorégraphique ne conservera pas le titre des *Amazones*, sous lequel il a été répété. Quoi qu'il en soit, la mise en scène sera d'une grande magnificence, et dépassera, dit-on, en éclat et en merveilles, les richesses de *la Révolte au Sérail*.

On s'occupe au Théâtre de la République de la reprise du *Bachelier de Ségovie*, drame-comédie en cinq actes, en vers, de M. Casimir Boujour.

A ce Numéro est jointe la planche 2366.

Pour soins intimes de la toilette, nous vous rappelons le système épilatoire de M^{me} Dussert, rue du Coq Saint-Honoré, n° 13, qui permet d'enlever soi-même ces petits duvets qui naissent sur le visage et les bras, — et cela immédiatement et sans laisser aucune trace de racine. — *La Crème de la Mecque* a le pouvoir merveilleux de blanchir spontanément la peau, tout en lui donnant une douceur et une suavité délicieuses. M^{me} Dussert apporte les plus grandes perfectionnements pour toutes les compositions auxquelles elle a donné tous ses soins; et *l'eau de Rose* qui rafraîchit la peau et lui conserve une teinte toute diaphane, — *la Pâte Circassienne* qui rend les mains les plus charmantes qu'on puisse imaginer, ne sont pas les moindres auxiliaires au succès de sa maison.

Par brevet d'invention. SAPOCETI, savon de blanc de baleine pour blanchir et adoucir la peau, préparé par GUERLAIN, breveté, 11, rue de la Paix, ci-devant 12, rue de Rivoli. La cétine saponifiée offre l'avantage de donner un produit parfaitement inodore, s'imprégnant sans les altérer des parfums les plus délicats, et conservant avec l'aspect nacré du blanc de baleine ses propriétés adoucissantes pour la peau. Très-soluble dans l'eau la moins lixivielle, la SAPOCETI fournit une mousse onctueuse et plus consistante que celle des autres savons, et forme, en raison de ces qualités, le savon de toilette le plus doux et le plus agréable.

CRISTAUX. — (Laboche-Boin, escalier de cristal, Palais-National.) Porcelaine et cristaux dans les styles les plus nouveaux, avec armoiries, chiffres, ornements de tous genres, exécutés sur commande avec une promptitude qui ne laisse aucun retard. — Services de table de thé, lustres, candélabres, vases, depuis les compositions les plus élégantes jusqu'aux qualités les plus simples.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.